ler l'auditeur le plus sévère : une introduction tellement typée, sonnant tellement Genesis (exposé du thème, reprise étoffée, entrée royale de la batterie), et puis la voix de Phil Collins, manipulée avec un soin extrême, si proche de l'autre, jusqu'au timbre, mais plus enrhumée que vraiment rauque. Puis on s'habitue. Et cet abandon n'a fait blêmir que les fidèles, car les autres, la grande majorité, ont tout de suite aimé cette nouvelle clarté, cet espace gracieux, et l'organe chaud de Collins, pas réellement bouleversant, mais qu'importe, ça n'est plus le sujet.

« Trick Of The Tail » n'est pas génial, certes, mais c'est un bon disque, excellemment joué, joyeux, et simple. Bien entendu, mieux vaut ne pas trop s'appesantir sur les textes, qui sont visiblement de simples prétextes à faire scintiller de clinquantes syllabes, ce que Gabriel n'a pas manqué de rappeler avec une pointe d'humeur. Avez-vous remarqué, c'est l'exact pendant de « Foxtrot », la balance a basculé, les Musiciens sont aux commandes, seuls, et ils vont s'épanouir. Tony Banks surtout, qui prend la tête, et qui est à l'origine des signatures personnalisées : nous apprenons ainsi qu'il composa les deux tiers du matériel, durant lesquels ses claviers toujours magiques s'épandent avec leur finesse accoutumée et une dose de néo-classicisme tout à fait charmante. Sa facture innove agréablement dans « Mad Man Moon », une fusion très chouette de son légendaire piano et des synthies en volutes. Steve Hackett mérite plus qu'on le crédite, mais rien que pour sa contribution au très enjôleur « Ripples » oblige à tirer son chapeau. Quant à Phil Collins, son jeu de batterie devient carrément éblouissant, et tout au long de l'album on devine qu'il n'a pas fini de progresser.

Dommage qu'il soit obligé de chanter aussi, les chœurs lui allaient mieux : sur scène, malgré toute l'habileté du groupe et son ardeur douée, le charisme est absent. Genesis a réussi sa reconversion, mais à ce prix. Et à la fin, mystérieusement, le change a joué en sa faveur.

WIND AND WUTHERING

Charisma 9103 114
Eleventh Earl Of Mar; One For The Vine; Your Own Special Way; Wot Gorilla ?; All In A Mouse's Night; Blood On The Rooftops; Unquiet Slumbers For The Sleepers...; ...In That Quiet Earth ; Afterglow.

Mystères ? Et lesquels, au fond ? « Wind & Wuthering » a précédé de peu le premier album solo de Gabriel, et les derniers voiles se sont déchirés. Chacun peut à présent trouver son content, et les fidèles amoureux de Gabriel n'ont, enfin, plus besoin de lorgner vers le nouveau Genesis avec un regard torve. Il ne s'agit donc plus du tout d'un corps sans âme et d'une âme voguant à la dérive, mais bien de deux entités maintenant totalement, assumées, aux antipodes l'une de l'autre, et qu'il ne faut absolument ni confondre, ni comparer.

Si l'on veut, pour en terminer, Peter Gabriel s'attaque à la matière explosive, magnifique et dangereuse, tandis que Genesis continue sa vieille balade à travers des jardins de plaisirs simples, accessibles à tous, sans qu'on n'ait plus envie d'en attendre plus. Sauf qu'on a toutes les chances avec eux de n'être pas roulé, à l'inverse de leurs pompeux confrères, Yes, ELP. Dans cette optique, « Vent et Hurlevent » se révèle un album plein non seulement de charme joli, mais de mille petites ruses, inventions mineures mais tellement habiles et délicieuses à la longue. Il faut aimer, et dans ce cas, la musique vous coule dans tout le corps comme un jus de fruit après trop d'alcool, c'est nécessaire plus souvent qu'on ne le croit.

La texture de « W. & W. » est plus complexe, moins timorée que celle de « Trick Of The Tail », et c'est bien naturel : les musiciens n'ont pas déçu, et si leur public a changé, c'est en croissant. Ils peuvent donc s'en donner à cœur joie, se livrer à des acrobaties favorites, et sur ce chapitre, les quatre hommes sont champions. Le disque s'écoute en entier, tant les célèbres enchevêtrements sont maintenant idéalement fondus : thème, contre-thème, rupture et reprise, la ronde, parfaitement maîtrisée, caracole à souhait. Voilà le destin de Genesis tout tracé, s'il s'en garde les moyens : colorer de sonorités chamarrées, changeantes, le merveilleux des rêves, uniquement, et non plus aussi la cruauté signifiante des cauchemars.

Ils le peuvent, et largement, « Wind & Wuthering » le prouve à leur gloire tranquille, ensemble et séparés. En tant que compositeurs, en tant qu'interprètes, chacun des quatre imprimant son sceau particulier, Banks dans ses arrangements volontiers grandioses, Rutherford dans ses rengaines rouées, Hackett dans ses trouvailles irradiées, Collins dans ses assauts innassouvis. Instrumentalement, il n'y a plus rien à dire, tant les quatre larrons s'entendent, s'épaulent et se répondent, si ce n'est, encore, que Phil risque de rejoindre le panthéon des très grands batteurs.

En concert, d'ailleurs, il ne le cédait en rien face à son idole, Bill Bruford, lors de la première tournée de la nouvelle formation. Du moins lorsqu'il était à son tabouret... Un mot sur ces concerts, pour conclure. Ils étaient un peu malingres et gênants, l'an passé, avec pour matière principale « Trick Of The Tail », et pour appoint des versions, euh, amoindries des anciens hymnes. Esmaculés...

« Supper's Ready » n'est plus qu'une parade infirme et longuette sans le Monsieur Loyal qui lui donnait sens et vie. Quant aux reprises de « The Lamb », elles paraissent totalement déplacées dans le cadre de ces concerts où l'extase mesurée l'emporte sur les débordements. Il est bon que « Wind & Wuthering » alimente leur show, puisqu'ils s'en sortent si heureusement dans leur propre voie. Sous cet angle, un double disque « live » semble prématuré. Mais nous avons sans doute déjà parlé plus qu'il n'aurait fallu. Peut-être cet album sera-t-il d'une qualité supérieure à celle de la précédente capture en public, sûrement. Le reste n'est qu'une affaire de choix, et les vôtres sont sans doute déjà tranchés depuis longtemps. Après tout, Genesis est un nom prometteur... – FRANÇOIS DUCRAY.

Steve Hackett

Boogie Woogie

126 - JUILLET 77 -

LA BÊTE

La Bête ! C'est la Bête ! Non, mais vous vous rendez compte... Demis Roussos dans Bugga-Wuugga ! Beuark, beuark, beuark ! Eh oui, c'est dur la vie, les petits gars.

Surtout qu'il n'y a pas moyen d'y échapper : pleine page de la couverture couleur du « Record Mirror », ça fait un choc ! Le thème, vous l'aviez peut-être deviné, c'est l'ARGENT. Les fins limiers du « Record Mirror » n'y sont pas allés avec le dos de la cuiller. Ils ont repris leurs vieux questionnaires, ceux qui faisaient la joie des teens des années soixante, et roule bouboule, ils ont planté le micro de leur minicassette devant :

1. Billy Idol, chanteur de Generation X, style « j'crève la dalle pour que dalle » ;
2. Chris Glenn, du sinistre Alex Harvey Band, dans le genre « à partir du moment ou tu rentres dans un groupe, tu perds du pognon » (il est écossais) ;
3. L'Enorme cité plus haut.

A vrai dire, le combat est inégal. C'est un one man show du Demis dont voici, pour les lecteurs de R & F et pour eux seulement, what a pied, la relation fidèle, dans sa flamboyante nudité :

ARGENT DANS LES POCHES AU MOMENT DE L'INTERVIEW :

Rien. Je n'en ai pas besoin. Si je veux quelque chose, je l'ai. Tout le monde sait qui je suis... Ils savent où envoyer la note.

STYLE DE VIE :

Je ne suis pas dans la misère et je n'aime pas dépenser de l'argent inutilement. Je pense que dans la vie, quand on veut quelque chose, il faut savoir saisir l'occasion. J'ai beaucoup d'argent, je dépense beaucoup d'argent, je paye beaucoup d'impôts. Cet argent m'a permis d'acheter un tas de belles choses, mais c'est de l'argent que j'ai gagné en travaillant, pas que j'ai trouvé comme ça... Alors, je fais ce que je veux avec.

J'ai des robinets en or dans ma salle de bains. J'ai une demeure en France et une autre à Los Angeles. Avec chacune leur propre salle de cinéma. Quand j'achète quelque chose, c'est calculé, je ne suis pas un impulsif. La vie, c'est la meilleure école. Quelquefois, le matin en me levant, je mange six œufs. Ça dépend si j'ai faim ou non. Ensuite je vois des gens, puis je vais au restaurant. J'avais mon propre jet, mais je l'ai vendu. J'ai deux Rolls-Royce, parce que c'est la voiture la plus économique. Ça ne tombe jamais en panne. Je fais vivre vingt familles. J'investis dans le vin, les diamants et l'or. L'année dernière j'avais acheté de l'eau minérale, juste avant la canicule... Une bonne affaire.

Aujourd'hui, je gagne deux millions de dollars par an. Je vends cinq millions d'albums par an dans cinquante pays. Je tourne sept mois par an et je donne plus de 250 représentations. Je reçois deux cents lettres par jour de mes fans du monde entier. JE SUIS UNIQUE, CAR JE SUIS LE LIEN ENTRE LES ROLLING STONES ET LIBERACE... (*).

SILENCE GLACIAL

Des émeutes en Amérique du Sud pour la venue d'un groupe anglais. Ça, c'est le sujet de la dissertation.

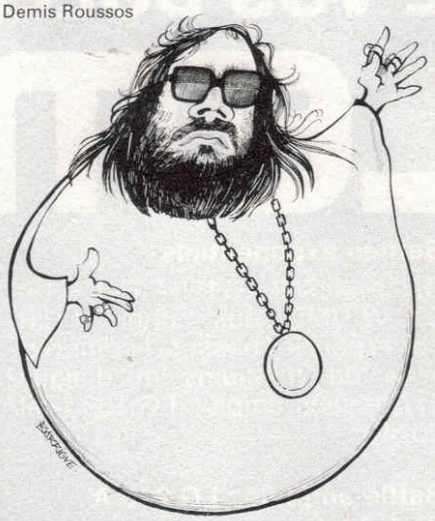
Avec une question subsidiaire : QUI ?

Les Stones, les Who, Sex Pistols ? Niet gospodine, les émeutes sont pour Ge-ne-sis... Ou plus exactement, pour tenter de voir Genesis !

Après avoir donné à Rio six shows devant 100 000 personnes à chaque fois, le groupe a préféré annuler le concert géant de Sao Paulo, devant la ferveur très – euh... chaude – des fans brésiliens. Tellement fervents, d'ailleurs, les Brésiliens, qu'ils ont forcé les pauvres sujets de Sa Majesté à changer d'hôtel à une cadence effrénée. Depuis, les membres du groupe sont accompagnés par un garde du corps ARMÉ chaque fois qu'ils doivent s'aventurer hors de l'hôtel. Ça me rappelle fâcheusement « Tintin et les Picaros ».

Apparemment, le départ de Peter Gabriel n'a pas posé beaucoup de problèmes aux autres musiciens. Dans « Gig », un concurrent américain de « Rollingstone », Steve Hackett, le guitariste, explique :

Demis Roussos



« Le pire, c'était tout au début. On avait peur que ça fasse un vide sur scène. Mais ça ne s'est pas du tout passé comme cela. Le premier soir Phil s'est mis devant, il jouait sa partie et c'était tout à fait bien à observer. J'ai pris mon pied, et je crois que le public aussi. Après il s'est mis à parler aux gens et il les a fait rire. Alors que, lorsque Peter faisait de l'humour, il prenait un bide à chaque fois, dans un silence glacial... »

BLACK MAGIC MAN

Si vous vous baladez à Londres un de ces jours, du côté de Kensington High street, vous tomberez peut-être sur une curieuse petite boutique.

Au-dessus de la devanture, un nom : Equinox. Des bouquins d'occultisme, en vitrine. On n'y voit pas très souvent le propriétaire. Il est pris par ses affaires, ailleurs. Pourtant, il porte un nom célèbre : Jimmy Page. Là n'est pas le seul lien du guitariste de Led Zeppelin avec l'occulte.

Page possède également une demeure en Ecosse, non loin du Loch Ness, qu'on appelle Boleskin House. Boleskin House fut la propriété de l'un des plus grands magiciens et occultistes du début du siècle, le maître à penser de Jimmy Page, Aleister Crowley (1875-1947).

Récemment, un hebdo anglais, le « National Enquirer », publiait un reportage horrific sur la maison Crowley et sur Page, décrit comme le « Dark man of Pop » !

« S'ils avaient pioché dans l'histoire de la maison », dit Page, *« Crowley aurait l'air d'un ange radieux à côté de ce qui s'y est passé : ce ne sont que suicides, complots et assassinats ; de plus, elle est construite sur le site d'un ancien cimetière et d'une église. L'église a brûlé avec toute la congrégation à l'intérieur. Quelqu'un y avait mis le feu. Les fondations actuelles sont construites sur de la terre sainte. Mais je ne suis pas aussi dingue d'Aleister Crowley que Pete Townshend l'est de Meher Baba, par exemple.*

Je ne fais pas de prosélytisme. Il y a mille voies... à chacun de choisir la sienne. Ce qui m'intéresse surtout chez Crowley, c'est son système d'« Auto-libération ». Pour lui, le plus grand péché c'est la répression.

C'est comme faire un travail alors qu'on a envie d'être ailleurs. C'est là que la Vraie Voie doit apparaître. Ensuite, quand vous l'avez découverte, suivez-la jusqu'au bout comme un train à vapeur. Si vous y consacrez toute votre énergie, vous réussirez sans nul doute. Parce que c'est la Vraie Voie.

Cela peut prendre un certain temps, mais une fois qu'elle est apparue, elle est là pour toujours. »

Quand on sait que Robert Plant est plongé dans Nietzsche du matin au soir, ça nous promet un nouveau Zeppelin pas piqué des hannetons...

Blue Oyster Cult ne s'en remettra pas... – PATRICE BLANC-FRANCARD.

(*) (Pour ceux-qui-ne-savent-pas, Liberace est un abominable pianiste de bar qui triomphe depuis 25 ans aux U.S.A.)